

l'odeur de la poussière dans la flamme des chandelles

12 mai 2010 - 12h54



Crédit : domaine public

Midi était passé depuis presque une heure, mais Zibeline n'avait aucune envie de quitter la bibliothèque Zamarine. Depuis déjà plus de dix minutes, elle aurait dû retrouver dans le hall de l'herméthèque Venceslas des Etouffes, son cousin, qui avait des recherches à faire en ce jour et qui avait su négocier d'emmener avec lui la fillette.

La fille du Patriarche ne sortait pas souvent, c'était le moins que l'on pouvait dire, mais cette dernière année lui avait vu accorder un peu plus de souplesse de ce point de vue, et elle ne s'en plaignait pas. Il lui semblait encore proche, le temps où on la confinait à l'intérieur de la Maison

de Malebrumes sans autre horizon que le bout du couloir et la vue du Marais, en invoquant une santé fragile. Bien entendu, ses sorties étaient encore fort règlementées, même pour une enfant de douze ans et demi, mais elle se satisfaisait du peu de liberté qu'on lui donnait et profitait de chaque seconde passée dans les rues de Lutèce (toujours sous bonne surveillance) ou à la bibliothèque.

Elle aimait particulièrement ces rayonnages de grimoires reliés de cuir, le bois précieux des étagères, le velours des coussins, l'odeur des chandelles, si particulière en ce lieu à cause de la poussière de papier qui s'y consumait sans cesse. Elle aimait le ballet des gobelins qui classaient et rangeaient sans relâche, elle aimait le bruit de la plume de la vieille archiviste, et elle aimait le bruit de ses pas sur les lourds tapis. Devant elle, sur une immense table de consultation, se trouvait un grimoire épais d'histoire sorcière qu'elle lisait comme s'il s'était agi d'une revue de bandes-dessinées. Ouvert à la page d'Histoire contemporaine de Lutèce, il affichait les visages de ceux qui avaient fait la Ville au cours du dernier siècle, et Zibeline ne cessait d'en parcourir les paragraphes tout en secouant la tête, comme pour donner son avis.

L'horloge sonna la demie. Elle était vraiment en retard et Venceslas le dirait à la gouvernante. Sans ciller, elle haussa les épaules et se remit à lire.



Crédit : CC BY SA 3.0

Crédit : CC BY SA 3.0, Anthony-Citrano



Il ne devait plus être loin de 13h quand Véatre, encore chamboulée d'avoir cru entrevoir Coriolan de Malebrumes entre les campanules du jardin du Luxembourg, entra dans la bibliothèque Zamarine. En ce lieu, elle aurait peut-être le sentiment d'être en sécurité.

Sans vraiment y réfléchir, elle attrapa un livre et s'installa à une table presque vide. Elle ouvrit le grimoire aux deux tiers et resta quelques minutes les yeux dans le vague, son cœur battant toujours la

chamade. Puis elle se mit à lire machinalement, sans réellement comprendre ce qui lui passait sous les yeux. « *Chauffer les morceaux de potimarron à blanc* ». Sans doute un livre de potions. Elle repartit dans ses pensées. « *Vous pouvez servir ce plat agrémenté d'alcool de cactus frais* ». Elle retourna le livre d'un geste sec et – horrifiée – constata qu'elle avait choisi, parmi tous les livres, « *Sorcière au foyer* » de Miranda Stevens. Elle ferma l'ouvrage qu'elle poussa avec dégoût.

Pour la première fois depuis qu'elle avait fait son apparition, elle observa son entourage, des balcons de bois sombre aux lampes de lectures vertes et or. Face à elle, était assise une jeune-fille qu'elle connaissait. Qui était à l'école avec elle. Dans sa Maison. Et qui... Merlin. Il fallait que ça arrive en ce jour. Elle regarda autour d'elle, au cas où son père aurait été présent également, ce dont elle doutait fortement. Il

L'odeur de la poussière dans la flamme des chandelles

avait forcément quelqu'un pour aller chercher les ouvrages dont il avait besoin, s'il ne les avait pas déjà, et n'avait plausiblement aucune raison de se déplacer en un tel lieu. Elle se dandina sur sa chaise, un peu mal à l'aise, mais adopta le sourire du politicien en pleine campagne.

— Ah... Zibeline... Tu... Tu passes de bonnes vacances...

Elle n'avait jamais vu sa mère, mais étant donné la noirceur des cheveux de son père, elle avait dû piocher de ce côté, pour arborer ce blond cendré. Pourtant, elle était bien la fille de celui qui avait simplement « *annulé* » le bras d'Arsenik Filth. La fin de sa phrase prit une tournure différente de celle qu'elle avait prévu.

— ... en famille ?

« *Ton père, ça va ?* », eut-elle envie d'ajouter, mais Striknin aurait désapprouvé. Tout comme elle se garda de lui demander, dans un premier temps, si elle avait un grand frère. Était-elle au courant de l'affaire du Manoir Filth ? Elle n'avait jamais l'air très au fait de ce qui se déroulait autour d'elle. Un instant, elle se sentit un peu plus proche de sa camarade : elle aussi avait un père qui baignait dans la politique, souvent dans des affaires pas très claires, et – elle non plus – n'était pas au courant de tout. Sans trop savoir pourquoi, elle lui sourit.

Zibeline, elle, avait très bien vu Véatre entrer et l'avait suivie du regard depuis la porte, au cours de sa traversée de la salle de lecture et jusqu'à son installation au-dessus d'un livre visiblement pris au hasard. Il ne lui avait fallu que peu de temps pour reconnaître l'Aralfine, avec laquelle elle n'avait finalement échangé que quelques paroles sous les voûtes de la Crypte. Il lui avait semblé, cette fois-là, que sa camarade, d'un an son aînée, portait une force de caractère imputrescible. Mais en ce jour, elle avait l'air absente et pour le moins préoccupée.

La question de Véatre tomba comme un galet bien rond au milieu d'un étang, et y fit quelques remous sur l'onde avant de disparaître dans l'air confiné de la bibliothèque. Si elle avait en effet pris beaucoup de sa mère, elle portait néanmoins les yeux gris de son père et les posa sur Véatre, sa main droite glissant sur le chapitre des « *Punitions Nihilistes du XXème siècle* », page 925 de son lourd grimoire.

— Non, répondit-elle, sans un mot de plus.

Pourtant, cette parole-là tomba comme une évidence, emprunte d'une sincérité implacable mais d'une grande résignation. Et à son tour, elle rendit son sourire à Véatre. D'un sourire qui signifiait « *tu le sais, que non* ». Car à sa question et à l'expression qui était passée en la jeune islandaise, il était évident que oui, cette dernière savait.

Sans conteste, Véatre était préoccupée, les cernes sous ses yeux en

témoignaient. Depuis qu'elle était allée rendre visite à Striknin et avait été témoin de la « *réprimande* » dont avait fait l'objet Arsenik Filth de la part du Patriarche, elle n'avait réussi à dormir que quelques heures, entrecoupées de cauchemars et de réveils en sursaut. A cause du souvenir de la créature de Kabbale qui avait scellé son Serment avec Striknin, également, vision qu'elle chassait aussitôt qu'elle lui venait.

Elle fut surprise que la jeune de Malebrumes lui réponde avec tant d'honnêteté. Vératre, comme tous les enfants Hallow, avait appris la langue de bois dès son plus jeune âge. Si Zibeline lui avait posé la question la première, elle aurait répondu que c'était un plaisir de passer du temps en famille et d'avoir la chance de découvrir Lutèce. Et pourtant. Elle regarda sa camarade dans les yeux, un instant. Elle avait ceux de son père, mais ils produisaient un effet différent. Après quelques secondes, elle posa finalement :

— Moi non plus.

Puis elle se mit à rire, ce qui valait mieux que d'en pleurer. Quelque part, elle se sentait moins seule : elle n'était pas la seule élève à subir ses vacances.

« *Subir* » était un mot particulièrement adéquat. Chaque semaine de vacances signifiait pour Zibeline de retrouver un étau dont elle était libérée à Pandimon. Bien entendu, l'école avait des règles (transgressables), mais elle pouvait y élever la voix, dormir sans que l'on regarde par la lucarne, penser sans que l'on se demande à quoi, respirer un autre air que celui - oppressant - d'intrigues qui étaient bien trop lourdes à porter. Bientôt, le Pandimon Express les ramènerait sur les terres du Gévaudan. Mais en attendant, elle mettrait à profit le peu de liberté qu'elle avait.

La page du grimoire qu'elle consultait lui sembla contenir quelque information importante car, ses yeux se posant sur les lignes, elle sortit un carnet relié de noir où elle inscrivit quelque chose. Le « *moi non plus* » de Vératre la fit sourire à nouveau, et elle décela dans son rire quelque chose d'à la fois libérateur et grave. Après avoir reposé sa plume entre les pages du carnet, elle posa un coude sur la table et appuya son menton contre la paume de sa main.

— La bibliothèque est un bon refuge..., dit-elle avec un petit mouvement de tête qui signifiait assez qu'elle avait largement exploité le filon.

Au moins, c'était un endroit qu'on ne lui reprochait pas de fréquenter. Quelqu'un passa alors la porte de la salle de lecture, et elle tourna rapidement un regard pressé pour vérifier qu'il ne s'agissait pas de son cousin. Elle espérait sincèrement que ce dernier se serait laissé absorber par ses propres recherches... Le plus tard elle quitterait les lieux, le mieux elle se porterait. Et elle n'avait pas encore trouvé tout ce qu'elle était venue chercher.

L'odeur de la poussière dans la flamme des chandelles

— ... même si certaines lectures peuvent s'avérer plus dangereuses que d'autres, ajouta-t-elle sans quitter son sourire.

« *Sorcière au foyer* » était sans nul doute un ouvrage écrit par le Malin.

Vératre n'avait jamais trouvé l'atmosphère du Ministère de la Magie islandais pesante, pour la simple raison qu'elle n'avait pendant longtemps connu que ça. Des murs de glace hébergeant une population austère. Elle s'était accommodée des secrets d'états, des trahisons et des complots, depuis sa plus jeune enfance, à défaut d'alternatives. Quand elle avait été placée dans une pension écossaise, à l'âge de six ans, elle n'avait pas été franchement dépaysée. Ce n'était qu'à son entrée à Pandimon qu'elle avait découvert la liberté, les rires, l'amitié.

Elle sourit de nouveau, comme pour remercier sa camarade. « *Un refuge* ». C'était tout à fait ce qu'elle avait recherché. Elle attrapa le livre qu'elle avait rejeté quelques instants plus tôt, montra la couverture à Zibeline et dit en riant de nouveau :

— J'aime vivre dangereusement.

Ce qui n'était évidemment pas vrai, et surtout pas en cet instant. Elle reprit son sérieux, constatant que la jeune Aralfine avait scruté l'entrée d'une vieille sorcière en robe à fleurs, à l'entrée.

— Tu attends quelqu'un ?

Elle croisa les doigts pour qu'elle ne réponde pas que son père devait passer la prendre, même si elle doutait du caractère plausible de la chose.

La veille sorcière en robe à fleurs traversa la salle de lecture et déposa une pile de livres de la même collection que « *Sorcière au foyer* » sur une table assez éloignée de la leur. Zibeline ne lui accorda qu'un regard en coin, rapide et un brin condescendant.

— Je suis supposée retrouver mon cerbère pour rentrer, dit-elle en levant un sourcil. Attends, j'ai dit cerbère ? Mon cousin. Je veux dire mon cousin.

Heureusement, ce dernier n'était pas entré à la place de la vieille sorcière, auquel cas il lui aurait fait passer un quart d'heure des plus plaisants, pour ce genre de railleries. Et pourtant, c'était comme ça que Zibeline le vivait. Elle estimait ne pas avoir besoin d'une escorte répressive pour des actions aussi anodines qu'aller ouvrir un grimoire. Bon, bien sûr, le chapitre concernait la Magie du Vide et ses possibilités offensives. Mais Venceslas des Etouffes aurait certainement été le dernier à s'en formaliser.

Plus loin, la vieille sortit un tricot compliqué et de couleurs douteuses, et commença à le compléter en suivant minutieusement les mailles expliquées dans « *Ourlets et Bourrelets* », par Vintimille Légurande. Alors que ses yeux tombaient à nouveau sur une phrase de la page qui s'étendait sous sa

main, Zibeline eut une expression d'intérêt et nota encore une fois quelque chose, un peu plus longuement cette fois.

Ainsi, sa camarade avait droit à une escorte ? En y repensant, Vératre non plus n'avait pas le droit de se promener seule dans les rues de Lutèce, mais elle se l'octroyait volontiers, seule qu'elle était auprès d'une famille qui n'avait pas réelle légitimité à lui dicter sa conduite. Elle rit de nouveau devant le trait d'humour de sa semblable, mais n'en manqua pas moins l'occasion qu'elle cherchait depuis le début pour aborder un certain sujet. Elle comptait dire des choses graves, mais elle le ferait avec humour.

— C'est pour te venger de ton cousin que tu prends des notes sur la Nihilomageia ?

Ce mot, même s'il avait été prononcé avec légèreté, résonnait lourdement dans la phrase. On ne parlait pas de la magie du vide en public, en général. Sa camarade était loin d'être sottie. Peut-être devinerait-elle que – derrière cette remarque innocente – se cachait beaucoup plus.

Si elle l'avait pu, Zibeline aurait volontiers pris les mêmes libertés que Vératre. Elle se sentait de plus en plus apte à retrouver son chemin dans les ruelles de Lutèce, à présent qu'elle les avait parcourues et parcourue dans l'Atlas des Rues et Venelles. Par ailleurs, la Maison de Malebrumes disposait d'accès hors des Ombres, dont elle savait taire l'emplacement. Cependant, pour les emprunter, il ne suffisait pas d'en avoir l'envie et d'en connaître l'existence. Dans cette demeure, ville dans la ville, il était aussi difficile de sortir que d'entrer. Alors elle ferait avec « le *cerbère* » pour un moment encore.

La phrase que prononça alors Vératre valut à sa camarade de relever la tête en hâte des notes qu'elle prenait et de tourner un rapide coup d'œil à la vieille femme, qui s'avéra être fort heureusement sourde comme un pot de sang-dragon. Presque immédiatement, son expression de surprise se changea en une prudence nouvelle. Ce n'était pas un livre interdit qu'elle avait devant elle. Une Histoire Sorcière disponible au rayon des ouvrages de référence. Mais la sélection qu'elle y opérait n'était certes pas anodine et Vératre l'avait remarqué. Qu'il puisse y avoir plus derrière la question de la jeune islandaise, en revanche, elle ne pouvait encore le soupçonner.

— J'aimerais pouvoir en être capable, dit-elle sans ciller. Mais si j'use de ça alors qu'il ne me fait rien de plus que de me trainer à la maison, que lui ferai-je donc le jour où il me trahira pour de bon ?

Étrangement, elle ne souriait plus. Certainement parce que ce qui pouvait paraître une légère et affabulatrice conversation de fillettes portait en réalité le reflet de ce qui était le lot de bien des familles des Ombres, depuis les premières heures de Lutèce.

L'odeur de la poussière dans la flamme des chandelles

Vératre ne manquait pas une miette de la réaction de Zibeline. Cette dernière avait réagi comme si elle avait été prise sur le fait d'un mauvais coup. Non elle ne faisait rien d'interdit, mais tout dans l'attitude qu'elle venait d'avoir prouvait le contraire.

Elle ne souriait plus non plus. Il était sans doute dur de réaliser que seules les personnes auxquelles on tenait pouvaient nous trahir. Et – elle – venait de remarquer que Zibeline n'avait pas parlé au conditionnel mais bel et bien au futur. Elle était d'une grande résignation. Vératre, elle, était quelque peu revenue de ce temps où elle n'avait accordé sa confiance à personne. Elle avait décidé de prendre le risque. Depuis qu'elle connaissait Striknin.

— Le jour où il te trahira, tu pourras décider de ne rien faire...

C'était plutôt révolutionnaire comme concept, pour Vératre en tout cas, et elle s'étonna elle-même d'avoir dit ça. Les événements de la veille l'avaient sacrément remuée... et sa position avait changé. A ses yeux dorénavant le vrai pouvoir n'était pas de lancer un sort nihiliste pour suivre un code sorcier millénaire. Non, le vrai pouvoir était d'être suffisamment puissant pour choisir de ne pas le faire.

Zibeline tenait-elle à quelqu'un ? A cette question-là, elle-même n'avait pas véritablement de réponse. Elle n'était pas bien certaine de s'être attachée à quiconque, ni même d'avoir besoin des gens pour leur présence ou leur aspect utilitaire. Elle s'était bien moquée que certains membres de sa famille passent l'arme à gauche. Qu'ils eussent été vivants ou morts ne lui apportait rien de plus en dehors d'un héritage qui ne se chiffrait déjà pas. Venceslas était peut-être le seul à avoir un jour manifesté un quelconque intérêt pour ce qu'elle pensait ou ressentait. Mais elle demeurait méfiante quant à la sincérité de ces attentions. A tous autres égards, ce cousin était l'un des Leurs.

La vieille sorcière, non loin des deux fillettes, jugea que ses seuls doigts n'étaient pas suffisants pour faire avancer son tricot de manière efficace et lança quelques sortilèges sur ses aiguilles et ses bobines. Immédiatement, l'attrail se mit en marche à grand renfort de cliquetis, et la vieille femme laissa échapper un petit gloussement de satisfaction qui échappa totalement à Zibeline tant la considération que Vératre venait d'émettre la laissait coite. « *Ne rien faire ?* » Avait-elle bien entendu ? Elle regarda sa camarade avec un plissement des yeux qui n'était que le signe de son incompréhension.

— En ce cas il recommencera, dit-elle en se remettant à lire un paragraphe du lourd grimoire. Nous n'apprenons qu'en subissant nos blessures ou en pansant celles d'autrui.

La plus jeune enfant de la Maison du Solstice d'hiver était tout à fait endoctrinée, c'était inévitable. Elle avait beau ne pas trouver sa place dans ce monde, elle ne la trouvait pas non plus ailleurs et ne pouvait se raccrocher qu'aux valeurs dont elle avait toujours été entourée. Et les

L'odeur de la poussière dans la flamme des chandelles

réflexions pacifistes de Vératre, à la limite de la désobéissance civile non violente de Gandhi, lui semblèrent sortir de la bouche de quelqu'un d'autre que de la Renarde. Elle releva finalement les yeux de son livre et détailla sa camarade, s'attardant sur les signes de fatigue et d'inquiétude qui commençaient à marquer son visage.

— Je ne te connais pas beaucoup, mais il me semble que tu as changé, lui dit-elle en potant le papier du bout de sa plume.

C'était là sans dénigrement, sans jugement. Avec presque de l'intérêt, ce dont elle s'étonna elle-même.

Vératre sourit. Comme un adulte souriait lorsqu'un enfant exposait une pensée naïve à laquelle il croyait dur comme fer. Elle n'avait qu'un an de plus que la fillette, mais se sentait déjà plus mature. En réalité, elle avait déjà l'impression d'avoir vieilli, en une semaine de temps.

Même si elle prônait la clémence dans certains cas, elle était loin d'être devenue pacifiste pour autant. Non, elle était devenue réfléchie et avait pris la décision de ne pas agir selon des codes poussiéreux, mais en fonction des circonstances et des sorciers concernés. Surtout des sorciers concernés ! Elle ne se vengerait jamais d'un sorcier à qui elle avait offert sa confiance dans le passé. Elle l'ignorerait à tout jamais, l'exilerait loin, mais n'utiliserait pas de Nihilomageia contre lui.

Son sourire s'effaça brusquement, plus qu'elle l'aurait souhaité. Elle ne pouvait nier l'évidence, mais n'avait pas non plus l'inconscience de parler trop franchement.

— Tout le monde change, dit-elle seulement.

Puis, elle fixa Zibeline. La fillette avait semblé sincère depuis le début, elle méritait un peu plus qu'une phrase toute faite.

— La semaine a été difficile. Tu as déjà eu l'impression que tu avais découvert que le jus de citrouille était fait à base de thé à la rose ?

Une comparaison assez étrange, mais c'est comme ça qu'elle ressentait la semaine qui venait de s'écouler. Comme si elle avait découvert que le plus horrible des ingrédients se cachait dans la boisson qui l'avait désaltérée toute sa vie.

Sans nul doute, Zibeline aurait elle aussi besoin de vivre un peu pour rectifier sa perception du monde. Pour l'heure, elle avait une rigidité infantine que Vératre décelait sans mal pour l'avoir elle-même abandonnée peu auparavant. Les directives qui menaient pour l'instant sa vie étaient l'apanage de la Maison dans laquelle elle était née et le seul repère qui « sécurisait » son existence. Mais à la différence de bien des enfants de la maison de Malebrumes au même âge, Zibeline avait envie d'apprendre, de connaître ce qui se trouvait au-delà des Portes, de savoir jusqu'où

L'odeur de la poussière dans la flamme des chandelles

pouvaient manœuvrer la conscience et les valeurs humaines.

Venceslas, pour l'exemple, était très différent. Bien que plus âgé, il était passé par les mêmes chemins qu'elle. L'avenir qu'on lui destinait était tout autre, c'était certain, mais il avait dû trouver ses marques, tout comme Zibeline, sous le blason du Solstice d'Hiver. A sa différence, cependant, il n'éprouvait aucune curiosité pour ce qui se trouvait au-delà, sa seule ambition étant de gravir les marches de la tour au pied de laquelle il était né, sans regarder par-delà les remparts. Et pour cela, sa cousine le trouvait d'un ennui mortel.

La comparaison que fit Vératre tira les yeux de la petite Aralfine des lignes de son grimoire, une nouvelle fois, à tel point qu'elle y plaça sa plume pour marquer la page et le referma devant elle. Elle prit un air de réflexion, posa sa tête dans sa main, et soupira d'un air navré.

— Je ne sais pas, on ne m'a jamais servi que du lait d'amande amère.

Ce genre de métaphores filées lui plaisait grandement, et sa réponse était pleine de sincérité, une nouvelle fois. Elle regarda rapidement les notes qu'elle avait prises, comme si ces dernières ramenaient à sa conscience quelque chose qu'elle avait oublié l'espace d'un instant.

Vératre eut un sourire pincé. La jeune islandaise non plus ne se faisait pas d'illusions sur le monde. Mais la fille de Coriolan de Malebrumes, elle, ne semblait carrément rien de trouver de plaisant à l'idée de vivre. Comment poursuivre sa route dans un monde, si on n'avait rien à quoi se raccrocher ? Même Vératre avait trouvé ceci.

De plus en plus, la jeune Aralfine était convaincue que sa semblable était au courant de l'affaire du médaillon. Pour l'heure, cependant, elle commencerait par le commencement, et déclara d'un ton redevenu pétillant :

— Allez viens, on va aller boire un jus de citrouille. Je t'invite !

Oui. C'était bien à l'Auberge du Chat qui Pêche que Vératre proposait d'emmener la fille du Patriarche. Tout se savait, à Lutèce. Sans doute cette visite ne mettrait-elle pas longtemps à parvenir aux oreilles de son père. Mais parfois, vivre un peu valait bien quelques remontrances ! En elle-même, l'impertinence était en train de prendre le pas sur la raison.

— J'avoue que, cette semaine, j'en ai tellement avalé que j'irais bien boire autre chose.

Zibeline se serait attendue à tout sauf à la proposition que lui fit Vératre. Elle s'était plu à filer avec elle cette métaphore, mais était loin d'imaginer que le concret rejoindrait l'imagé en cette simple seconde. La main toujours posée sur la couverture de son livre, sa plume dépassant entre les pages, elle regarda sa camarade d'Aralfin avec des yeux à la fois surpris, terrifiés et pétillants.

L'odeur de la poussière dans la flamme des chandelles

Quelle idée que celle-ci... Lourdemment réprouvée par la raison familiale, mais terriblement excitante. Le jus de citrouille était un plus maigre appât que la perspective de filer à l'anglaise, de rejoindre un troquet de Lutèce et plus, de passer un moment avec Vérate qui incarnait malgré elle une liberté que Zibeline avait toujours convoitée.

Sans même qu'elle ne prononce une parole, quelque chose passa entre les deux fillettes, quelque chose qui était un accord silencieux. C'était forcément une très mauvaise idée, et Zibeline était loin de bien réaliser à quel point, mais c'était aussi quelque chose qu'elle avait espéré à chaque fois qu'elle était restée seule à la bibliothèque. D'ordinaire, seules les vieilles de Lutèce fréquentaient l'endroit à cette heure. Mais en ce jour sa chance avait tourné.

A ce moment, alors qu'elle s'apprêtait à dire quelque chose, Zibeline entendit des voix s'élever dans le cabinet de l'archiviste qui séparait la salle de lecture de l'escalier principal. Son sang ne fit qu'un tour. Venceslas... Il était de l'autre côté du rideau, en train de demander si on l'avait vue par là... Sans mal, Vérate put capter son regard d'urgence et vit la plume et le carnet de Zibeline disparaître dans la poche de son manteau.

— Le cerbère, chuchota-t-elle en se levant en hâte et en expédiant le grimoire historique sur le chariot des retours. S'il me voit, c'en est fichu de ce jus de citrouille...

Et ne faisant ni une ni deux, elle fit un pas de côté entre les rayonnages serrés du rayon des Cultures et Civilisations sorcières d'Amérique Latine (le C).

Vérate croisa le regard de l'Aralfine et sourit. Jus de citrouille et muffins aux graines de sésames étaient au programme. Elle lança un coup d'œil au rideau. Il ne remettrait pas en cause ce plan ! Le moment de s'amuser était doublement venu. L'opération « *sortir de la bibliothèque* » venait de se mettre en marche. La jeune islandaise aimait certes prévoir ses plans à l'avance avec la méticulosité d'un horloger, mais – avec les années – elle avait aussi appris à improviser dans les cas d'urgence.

Elle passa à côté de la vieille sorcière en robe à fleurs et s'empara de sa pile de livres. De toute façon, elle n'avait pas lu une page depuis qu'elle était arrivée. Quel pouvait bien être l'intérêt de venir dans une bibliothèque si c'était pour passer son temps à tricoter.

Ce chargement sous son nez, elle avança en direction du rideau, derrière lequel la silhouette d'un jeune-homme approchait en ombre chinoise. Arrivée à sa hauteur, elle lâcha l'ensemble de ses grimoires qui valsèrent en tous sens sur le sol. La diversion était en route. Si Vérate ne s'était pas trompée d'individu, Zibeline aurait dix secondes pour traverser le rayon C et gagner la sortie. De son air le plus innocent et candide, elle s'adressa à l'adolescent qui était apparu :

— Hooo ! Je suis désolée monsieur ! Je ne vous ai pas fait mal ?

L'odeur de la poussière dans la flamme des chandelles

Clairement, Vératre avait saisi au vol l'amorce de plan d'escapade que Zibeline avait lancé, et cette dernière sentit que la chose fonctionnerait, dès son premier mouvement. Une machine bien huilée s'était mise en route. Se mordant la lèvre de jubilation, elle resta silencieusement cachée derrière les livres du rayon jusqu'au moment fatidique.

Au travers des interstices existant entre les livres, elle vit Venceslas regarder autour de lui les nombreux ouvrages qui se répandaient sur le sol dans un grand chaos de pages ouvertes et cornées, et son sang ne fit qu'un tour. D'un bond, elle traversa le rayon, longea le morceau de mur qui la séparait de la sortie, dans le dos de son cousin, et fila un peu plus loin avant de reprendre une démarche au dessous de tout soupçon. « *Il n'y a pas de mal* », entendit-elle de la voix de son Cerbère, et elle esquissa un sourire discret. Poliment, elle salua l'archiviste qui le lui rendit avec le respect que l'on devait à une grande dame. L'ignorant royalement et n'ayant d'intérêt que pour Vératre qui suivrait certainement rapidement derrière elle, elle traversa le vestibule et se posta, bien cachée derrière le montant de la porte, au seuil du grand escalier.

Vératre était toute à son aise, dans ce genre de situations : elle savait exactement ce qu'elle devait faire ou non. Elle savait donc qu'il ne fallait pas qu'elle jette de coup d'œil sur sa gauche pour voir si Zibeline avait réussi à les contourner, et elle savait aussi qu'elle ne devait pas s'attarder avec le jeune-homme, au risque de devenir suspecte. Il lui faisait du bien de reprendre le contrôle d'une situation. Au cours de la semaine qui s'était écoulée, elle avait trop souvent eu le sentiment que sa vie lui échappait.

Le jeune-homme lui répondit poliment. Elle s'empressa de ramasser tous les livres qu'elle déposa sur le chariot des retours, non sans un sourire poli. La vieille sorcière allait sans doute songer qu'elle devenait folle, mais ça c'était un détail... Il fallait savoir faire des sacrifices ! Tout aussi calmement, elle se dirigea vers la sortie, un petit sourire victorieux aux lèvres, et ne se retourna pas.

Une fois passé l'archiviste, son sourire se fit encore plus franc. Dans le vestibule, elle attendit un instant que Zibeline sorte de sa cachette. Prête à partir au quart de tour pour traverser cette dernière grande porte qui les séparait du monde extérieur.

Le plan était parfait. De toute façon, Zibeline savait que son cousin (dont elle dénigrait parfois les réflexes et la rapidité d'esprit, se félicitant qu'il ne fut pas son cousin germain) ne se douterait pas d'un stratagème. Venceslas des Etouffes était un grand garçon aux cheveux châains et à la mine toujours soucieuse. Il n'était pas sot, en réalité, loin de là, mais il n'aurait jamais imaginé que sa jeune cousine puisse essayer de filer. Zibeline en était-elle même stupéfaite, à vrai dire. Mais il y avait un début à tout.

La fillette ne songeait pas un seul instant à la punition qu'elle encourait, et elle avait bien tort. La raison en était simple : elle n'était jamais suffisamment sortie du droit chemin pour subir le courroux de quiconque.

L'odeur de la poussière dans la flamme des chandelles

La question l'inquiétait et lui flanqua une boule à l'estomac au cours du très bref instant où elle attendit Véatre. Mais ce qui était fait était fait, et dans son inconscience pré-adolescente, elle allait enfreindre les règles tacites dictées par Coriolan de Malebrumes pour sa propre famille. Pourtant, ce fut avec un sourire discret et sincère qu'elle accueillit Véatre, qui venait de planter le cerbère dans la salle de lecture. Sans un mot mais dans une complicité entendue, les deux enfants filèrent dans l'escalier en direction de quelques boissons interdites dont Zibeline se remémorerait longtemps le goût.